

7 – Échange entre les participants Rencontre du 09 mars 2024

M. (Étudiante) :

Je n'ai pas pu assister à la visite immersive et je n'avais pas vraiment compris à quel point ça prenait tout en compte.

J. (Psychologue) :

C'était un très beau moment pour plein de raisons mais par rapport à la musique de Villa-Lobos qui est assez savante, il y avait une redondance parce qu'elle l'a jouée, rejouée, rejouée, et puis il y avait ces projections de Salgado sur l'Amazonie et on baignait dans quelque chose, ça a permis d'accéder à la culture savante, à la musique savante autrement, c'est-à-dire que ce n'est pas étranger.

Mathilde Malenfant :

Et nous on y a vu peut-être cette réunion par la culture, l'artistique, donc le côté poétique qui passe derrière pas mal de murs du rationnel, parce qu'il n'y a rien à quoi se conformer. Chacun y met ce qu'il veut, chacun est libre d'aller prendre ce qu'il a besoin de prendre, chacun doit être créateur de sa façon de recevoir ce qui est proposé. Et on a trouvé qu'il y avait moyen de transposer ça. Par exemple en interrogeant des gens dans le soin, faire des photos, des films, etc... puis des projections, peut-être des voix qui s'entremêlent, pas forcément de musique, ça peut-être un travail sonore, une création sur les voix des soignants, des usagers, des politiques... Luciana, quant à elle, va continuer sur sa lancée en adaptant cette forme à d'autres compositeurs puisqu'elle étudie la musicologie,

Alexandra Gal :

On peut imaginer cette médiation-là dans d'autres domaines, sur des problématiques multiples.

Joachim Expert :

Sur la police par exemple, Mathilde m'a parlé de la police parce qu'il y a des scandales par rapport à l'éthique des métiers liés à la sécurité, et ça, pour redonner le dialogue social, faire parler des policiers, les mettre en scène, pour moi ce serait assez percutant. Et ça les remet, eux, dans le dialogue social. Ils sont tout le temps à la marge puisqu'en ce moment beaucoup les voient comme ceux qui « tapent ».

Mathilde Malenfant :

J'ai effectivement découvert les témoignages de deux policiers¹ qui ont travaillé à deux époques différentes. Ils ont demandé la création d'un comité national d'éthique. Ça a abouti à une proposition de loi². Donc ça existe déjà. Quand un collectif se monte on en arrive souvent à l'évidence qu'il faut proposer des lois, qu'il faut intégrer à la constitution des textes qui protègent l'éthique de nos métiers. Pour qu'on nous laisse exercer nos métiers.

M. (Étudiante) :

Je connais des gens qui ne sont pas lyonnais, dont mon parrain, professeur de Français, qui est une des personnes les plus fines que je connaisse pour analyser des situations et ce serait riche pour ces échanges. Est-ce que c'est possible d'intégrer au comité lyonnais des non-lyonnais ?

Mathilde Malenfant :

Il était invité ainsi qu'un photographe lillois d'ailleurs. Il n'ont pas pu venir mais sont très intéressés. Donc oui, bien sûr. Le comité lyonnais est ouvert, il n'y a pas de leader, pas de référent, on propose cet outil de cette manière parce que nous, on se reconnaît dans le fait de pouvoir bosser localement sur les problématiques des métiers en se servant du travail qui a déjà été fait par l'appel des Appels. On parlait de la Chimère citoyenne³, c'est une autre initiative exactement du même acabit même si le fonctionnement n'est pas le même. C'est un outil, chacun s'en saisit si il en a besoin. Bien sûr

1 - Sihem Souid, fonctionnaire de police, auteure de « Omerta dans la police », 2010, ed. Le cherche-Midi, qui lui a valu une suspension administrative et Gérard Gatineau, gardien de la paix, auteur de « 30 ans de bitume ou les tribulations d'un flic du XX^e siècle dans un univers hostile », 2009, ed. L'Harmattan

2 - « PROPOSITION DE LOI visant à créer un comité national d'éthique de la sécurité, » enregistrée à la Présidence de l'Assemblée nationale le 15 février 2011.

3 - <https://lachimerecitoyenne.org/>

qu'on va faire du battage pour que les gens s'en saisissent ! Mais le but est qu'ils s'en saisissent d'eux-même. Si ils ne s'en saisissent pas c'est que ça ne marche pas. Point final. Et on fait autrement.

N. (Analyste de la pratique) :

La présentation que vous avez faite est dense.

J. (Psychologue) :

Vous pourriez peut-être l'entrecouper d'échanges plutôt que de la faire en un bloc

N. (Analyste de la pratique) :

Il y a plein de moment où j'aurais souhaité réagir et là c'est dur de savoir par où commencer. Pour reprendre au début : déjà, magnifique texte, j'avais envie de parler après celui-là. Ça m'a évoqué des choses dans mon métier où j'écoute des gens qui parlent de leur travail, qui essaient de travailler alors qu'on fait tout pour qu'ils ne puissent pas travailler. Des gens qui peuvent par exemple être très peu formés, qui travaillent depuis très longtemps et qui savent comment travailler. Des aides soignants, des ASH (Aide Sociale à l'Hébergement), qui travaillent avec des personnes qui sont polyhandicapées, et/ou très, très, très déficientes... Ces professionnels font tout pour ces personnes, parce qu'elles ne sont pas mobiles, pas verbales, ce sont des personnes qui ne peuvent pas se laver, qui ne peuvent même pas bouger si elles ne sont pas bien. Donc il faut vraiment observer finement, tout le temps, pour voir le moindre petit mouvement, pour essayer de comprendre que là, quelque chose doit peut-être être entendu ou perçu. C'est d'une finesse extraordinaire et on leur dit juste qu'ils sont nazes parce qu'ils n'ont pas de formation et qu'ils ne savent pas s'exprimer. Du coup moi j'entends ça et j'essaie de faire que ce qui soit mis au centre c'est justement cette finesse, cette capacité, cette qualité. Ils me bluffent ces gens, simplement parce qu'il continuent dans ce contexte à faire, à travailler.

N. (Artiste) :

Quel est ton métier exactement ?

N. (Analyste de la pratique) :

Je propose de l'analyse des pratiques.

Alexandra Gal :

On en aurait grandement besoin à l'hôpital.

N. (Analyste de la pratique) :

J'interviens aussi en hôpital psychiatrique. Ils sont confronté à des situations incroyables parce que ce qui leur est demandé n'a ni queue ni tête. Les conditions dans lesquelles il doivent exercer... Mais eux restent malgré tout. Le réel vient quand même un peu à eux, c'est-à-dire les patients et c'est ça finalement leur boussole. C'est ça que j'essaie de travailler avec eux : quelle est leur boussole, qu'est-ce qui fait qu'ils continuent à savoir comment ils vont décider et non pas juste appliquer, pas juste se soumettre. Comment ils vont pouvoir continuer à tenir. Je travaille sur « tenir, se protéger, poser une limite ». C'est à dire comment poser une limite à quelque chose qui leur est imposé. Il y a d'autres endroits où les professionnels, pendant des mois et des mois, indiquent que là, il y a un danger ou quelque chose... et tout le monde s'en fout. Il n'y a pas de réponse. Donc comment les professionnels se chargent de ça individuellement et, dans certains espaces, collectivement. Il y a des petits noyaux de professionnels qui arrivent à réfléchir sur « comment on travaille aujourd'hui » et qui s'appuient sur l'horizontalité. Parce que finalement la verticalité c'est plus destructeur que positif. Il faut absolument travailler ces questions là.

Mathilde Malenfant :

Là se place la clé : ça n'a pas de sens parce que ce n'est pas rentable un sourire, une main tendue, l'attention portée à quelqu'un qui, de toute façon, ne redeviendra pas productif, pour ceux qui prônent la tarification à l'acte ça n'a aucune espèce d'intérêt.

N. (Analyste de la pratique) :

Et c'est même dangereux, parce que ça laisserait penser que ça pourrait être autrement. Donc ça ne doit pas être. C'est dérangeant.

Joachim Expert :

C'est le contrôle des actes par la hiérarchie : on sait ce qu'on fait, on sait du coup ce qu'on maîtrise.

N. (Analyste de la pratique) :

Donc il y a l'aspect financier. Mais il y a plus que ça : avoir une mainmise. Et tout doit être figé. Cette fixité est quand même incroyable.

T. (Étudiant) :

Qu'est-ce qui fait que ces gens-là continuent ?

N. (Analyste de la pratique) :

C'est une bonne question, une excellente question, merci.

M. (Étudiante) :

Parce qu'ils se sentent obligés.

N. (Analyste de la pratique) :

Non, parce qu'ils y croient. Ils croient en ce qu'il font.

Alexandra Gal :

Il y a une espèce d'espoir qui les pousse, parce qu'ils interpellent, et c'est là où est importante l'analyse de la pratique. Personnellement je demande à ce qu'on y ait accès à l'hôpital. Ces professionnels sont en demande d'une reconnaissance du sens de leur métier. Pour ça ils interpellent plein de personnes et ils sont preneurs des analyses de la pratiques, de beaucoup de moyens en fait, mais il y a finalement très peu de choses qui sont mises à leur disposition pour rappeler l'éthique du métier. C'est là-dessus qu'il faut vraiment bosser : comment on s'empare de ce qu'on fait, comment on va résister. Parce qu'on y croit, à nos boulots. En tant qu'infirmière, j'ai envie de rester à l'hôpital. C'est rude, on le sait, je le sais, parfois je n'en peux plus mais en même temps je vais toujours essayer, en discutant, grâce aux gens qui sont autour de moi, de faire. Je me dis « oui, en fait c'est possible, on va essayer d'y réfléchir et de remettre une éthique ».

T. (Étudiant) :

Pour les patients ?

Alexandra Gal :

Oui, pour les patients. Et puis c'est quand même un métier qu'on choisit, enfin pour ma part, c'est un choix. Un choix ultra convaincu.

N. (Analyste de la pratique) :

Mais certains professionnels disent qu'ils gagneraient mieux en allant à l'usine, qu'ils gagneraient mieux leur vie et que ce serait moins dur. Parce qu'il y a des endroits où ils se font frapper, quand même, par des patients. Très vite on est dans des rapports noir/blanc, oui/non, pas de temps pour la nuance. Ça crée de l'agressivité, ça crée des conduites d'angoisse, ça crée du coup parfois de la violence. Donc il y a ceux qui ne restent pas, bien évidemment, mais il y a ceux qui, quand même, veulent construire quelque chose, il veulent travailler ça pour arriver à comprendre ce qu'il se passe et arriver à ce que ça se passe autrement. Donc oui, ils ont choisi ces métiers, il croient que ça sert à quelque chose, ils voient en face la détresse des patients, ils savent pourquoi ils sont là et ils ne lâchent pas. C'est pour ça, effectivement : ils m'épatent.

Alexandra Gal :

Et puis il y a la conscience des soignants, des professionnels en général, qu'il y a une machine institutionnelle qui est mise en place et qui fait en sorte que si tu ne t'adaptes pas, tu gicles. Donc la souffrance est majorée parce que tu crois en ton boulot. Je me dis : « Hors de question qu'ils enlèvent ce que j'aime dans mon métier et le sens qui fait que je suis là tous les jours ».

N. (Analyste de la pratique) :

Mais qui gicle : c'est les cadres. Du coup on a sur le terrain des gens qui tiennent sans cadre, qui s'organisent sans cadre, qui bossent sans cadre, qui arrivent à tenir la boutique, qui s'épuisent parce qu'ils gèrent beaucoup plus que ce qu'ils ont à gérer, ils portent beaucoup plus que ce qu'ils ont à porter, et les cadres passent mais ne restent pas. Pourquoi ils ne restent pas ? Soit parce qu'on leur en demande trop soit parce que tout ça c'est des échelles de carriéristes. Donc ils arrivent sur des postes de chefs de service, après tout, ce qui les intéresse c'est d'avoir un peu de temps pour pouvoir postuler sur des postes de direction adjointe, puis des postes de direction puis des directions générales. Mais ces postes ne sont que le support pour grimper. Donc la plupart du temps soit il y a des carriéristes soit des gens qui ne peuvent pas continuer.

Joachim Expert :

J'ai l'impression que c'est aussi mis en place par le système actuel : les gens ne restent pas à des postes pour ne pas créer trop de liens. Si tu enlèves les liens que tu ne contrôles pas, tu contrôles tout.

A. (Étudiant) :

Tu veux dire pour piéger le personnel ?

N. (Analyste de la pratique) :

Ce n'est pas tant pour piéger le personnel, c'est un moyen pour construire sa propre carrière. Et puis pour les financeurs, c'est un moyen de répondre à un besoin public. Il faut des personnes à ces postes qui ne s'arrêtent pas sur la manière de répondre à ces besoins. Ce qui est important c'est qu'il y ait eu la ligne budgétaire, la petite croix dans la case « c'est fait » donc plus « à faire ». Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est joué ? Ce n'est pas ça qui est intéressant.

Joachim Expert :

C'est ce qu'on leur demande.

N. (Analyste de la pratique) :

Bien sûr. Mais il y a des chefs de service qui répondent à ça. J'ai été cheffe de service pendant dix ans. C'était « Qu'est ce qu'on construit ensemble ? Avec quelle équipe ? Qu'est-ce qu'on invente ? » En fait notre seule limite c'était notre capacité à imaginer et c'était absolument génial. C'est-à-dire qu'on essayait de rester vivants. C'est ça qui a changé et c'est pour ça que j'ai arrêté d'ailleurs,

J. (Psychologue) :

Jeudi j'étais, dans le cadre de ma thèse, dans un séminaire. Il y avait un psychologue qui travaille dans une institution pour polyhandicapés, enfants et adolescents, et qui était en train d'imaginer faire une thèse. Il raconte qu'il a travaillé six ou sept ans comme psychologue et qu'il a vu passer cinq directeurs et quatre chefs de service. Donc qui est-ce qui fait la continuité de l'exécution ? C'est l'équipe. Lui était cadre mais c'est les soignants qui font.

N. (Analyste de la pratique) :

Ça fait trois ans que j'interviens dans un service dédié au polyhandicap. J'ai été embauchée par un directeur, ensuite il y a eu une directrice de transition et maintenant il y a une autre directrice. Donc trois directeurs en trois ans et pour les chefs de service on en est à cinq. Du coup l'équipe me dit « De toute façon il va s'en aller, à quoi ça sert qu'on aille lui parler ? » Et voilà la question : est-ce qu'il vous donne envie de rester ? Est-ce que celui-là vous convient ? Il vous plaît ? Alors comment allez-vous faire pour le garder ? Comment vous le mettez de votre côté ? Comment faites-vous pour qu'il ait envie de faire quelque chose pour vous ? Qui sont vos ambassadeurs ? Parce que les psychos de cet hôpital sont vraiment bien.

T. (Étudiant) :

Ça peut être un des professeurs qui pourrait devenir chef de service ?

N. (Analyste de la pratique) :

Il faut quand même une certaine formation. J'ai connu des collègues qui devenaient directeurs et je me disais : en fait il y avait quelqu'un du métier qui pouvait et que je ne soupçonnais pas. Il y a une telle pression qui est mise quand on est à ces postes que tu te demandes quel parti prendre. Mais ce n'est pas possible : il faut se positionner. Tu es obligé. Tu dois être positionné.

A. (Étudiant) :

Ce n'est pas facile pour la personne : tu étais au même niveau que tout le monde et d'un seul coup tu es obligé de leur donner « des ordres ». ça ne donne pas envie d'accéder à ça.

Alexandra Gal :

Oui, des infirmières qui deviennent cadres, c'est un tout autre rôle.

N. (Analyste de la pratique) :

Il y a des gens qui savent pourquoi ils font ça et puis ça marche. Qu'est-ce qui fait que ça marche ou pas : ce que tu donnes de toi, comment tu le fais.

Joachim Expert :

Mais on dirait que la formation de cadre consiste surtout à te faire avaler qu'il va falloir que tu remplisses des cases et que c'est ça le but de ton travail. Parce que les cadres sont dans les mêmes

problématiques que ceux qui sont en dessous. C'est à dire qu'on leur propose quelque chose de tout formaté et qu'ils se retrouvent ensuite sur le terrain à gérer des rapports humains qui n'ont pas du tout été anticipés.

J. (Psychologue) :

C'est là que ça dépend de ce que tu as fait avant d'être cadre. C'est à dire que si tu as une carrière où il y a une expérience professionnelle tu vas faire cadre pour au moins deux raisons : la première c'est que tu en as assez de rencontrer les patients, les usagers, ou tu es phobique, tu en as assez et tu veux faire autre chose. Au lieu de partir tu deviens chef. Tu ne fais plus de « clinique ». Et la deuxième c'est : « je vais accéder à un poste de cadre ou chef de service parce que je vais pouvoir aider le personnel, être l'intermédiaire entre les instances qui exigent d'être le plus rentable possible et les professionnels sur le terrain, je vais faire le tampon, le traducteur et remettre du sens ».

Alexandra Gal :

Parce que tu connais les langages des deux.

N. (Artiste) :

Ça c'est deux extrêmes. Ça peut se mélanger, tu peux en avoir assez, et avoir envie que ça change mais que ça change dans le bon sens pour toi sans écouter quel est le bon sens des autres. Je fais miroir avec mes expériences dans l'orchestre classique symphonique ou l'orchestre de chambre, C'est très hiérarchisé. Il y a chaque section, puis les chefs de section, puis le violon solo, puis le directeur et chacun doit fermer sa gueule par rapport à celui qui est au dessus. Mais il y a aussi des supérieurs hiérarchiques qui sont très chouettes.

Mathilde Malenfant :

Dans un orchestre, comme dans la plupart des organisations, il y a de plus en plus de supérieurs hiérarchiques qui ne sont pas du métier, qui sont des administrateurs et c'est très grave.

N. (Analyste de la pratique) :

Comme à l'hôpital. Ils n'ont pas la culture du métier et donc certaines décisions n'ont pas de sens.

Mathilde Malenfant :

Et parfois le seul langage qu'ils connaissent c'est celui des protocoles.

N. (Artiste) :

Oui, dans les orchestres aussi. Le chef d'orchestre est du métier mais le directeur est dans le business, ses relations c'est plus les actionnaires et les donateurs.

N. (Analyste de la pratique) :

Ça marche si chacun n'empiète pas sur l'espace de l'autre.

Mathilde Malenfant :

Dans certains orchestre celui qui décide du programme est avant tout un administratif et donc il décide en fonction de la rentabilité d'un projet.

N. (Analyste de la pratique) :

J'ai été éducatrice spécialisée pendant longtemps puis cheffe de service, j'ai bossé dans l'insertion pour des personnes qui avaient des problèmes psychiatriques et ce que j'ai vu c'est comment les logiques se sont inversées. C'est-à-dire qu'il y avait des systèmes administratifs qui étaient là pour permettre que les gens sur le terrain travaillent. Et il y avait des cadres qui étaient là pour organiser l'ensemble. Tout ça, ça travaillait ensemble, avec des intérêts personnels, des organisations plus ou moins fonctionnelles mais c'était quand même orienté vers un public. Aujourd'hui on demande aux gens de répondre aux besoins et aux demandes des administrateurs. De l'administratif plus exactement. Ce qui veut dire que ça s'est inversé. Donc ce qu'il se passe dans la réalité avec les personnes qui sont supposées être les bénéficiaires de ce qu'il se passe, et pour lesquels il y a le financement quand même, c'est que c'est devenu subsidiaire. Et on te demande surtout de consacrer ton temps à nourrir des éléments d'information qui font travailler les gens qui sont embauchés au dessus dans des sièges énormes. Celui dont c'est le poste, lui, il faut bien qu'il travaille, alors il pond des... machins et ça justifie son travail. Et donc il te fait travailler et ça justifie effectivement sa place. Ça s'est inversé.

Mathilde Malenfant :

Et à côté de ça on est en quelque sorte dans un monde de rentiers avec des actionnaires dont les

bénéfices dépendent de notre travail. Je voulais répondre à ce que disait T. tout à l'heure. Tu as dit deux choses : « Comment ça se fait que ces gens continuent ? » Et « À quoi ça sert d'aller cueillir les gens et de les mettre dans cette situation-là ? » Il faut bien voir une chose, c'est que là on parle d'une logique qu'on peut avoir tous en commun, peu importe notre niveau d'humanisme, qu'on soit de droite ou de gauche. La plupart des gens qui nous entourent là ont une logique qui découle de la question : quel est le but ? Le but à long terme. Ce qu'il faut voir c'est que la façon d'exercer et d'organiser beaucoup de métiers à l'heure actuelle qui vient du néolibéralisme, elle, n'est qu'une vision à court terme, moyen terme au mieux mais il n'y a aucune vision viable à long terme. Nous on essaie de comprendre l'idéologie qui s'oppose à notre démocratie et on imagine naturellement qu'il s'agit d'une idéologie qui a une visée. D'où les histoires de complots parce qu'on considère qu'il y a forcément un but plus lointain. Et bien non. C'est juste réellement à court terme. L'exemple du meurtre de l'échappé de l'hôpital psychiatrique de Saint-Égrève près de Grenoble est très parlant. Il y a eu un choc. Qu'a fait Sarkozy qui était alors président ? Il s'est saisi de cette histoire pour dire « J'investis dans ce qui a défrayé la chronique et agité le peuple » pour, à court terme, ramasser des voix et à moyen terme instiller dans l'esprit du peuple une légitimité du sécuritaire et une méfiance vis-à-vis de l'indépendance dont bénéficient les psys par rapport aux médecins et donc à la gestion en hôpital⁴. Et tout le monde entend « J'ai investi ». Le grand public n'écoute pas ce qu'il y a après : où est-ce qu'il investit exactement, à quoi ça sert, qu'est-ce que ça cautionne et surtout si ça va être appliqué ou pas. Ça, tout le monde s'en fout à part les personnes déjà concernées, et encore. Et lui a récupéré une audience sur « Moi, je gère la sécurité de l'état » et plus le discours est sécuritaire plus il est « court-termiste ». Il n'existe pas de grand plan à long terme pour un Sarkozy. La jouissance de l'individu, le bénéfice immédiat ou presque, c'est ça les maîtres-mots.

J. (Psychologue) :

Ce n'est même plus « court-termiste », c'est « immédiatiste ».

Alexandra Gal :

C'est le discours de « On réagit à l'urgence, là vous êtes en danger, on réagit tout de suite : je suis là pour vous écouter ».

Mathilde Malenfant :

Et ça, ça joue sur la propension de l'humain à vouloir être pris en charge immédiatement.

N. (Analyste de la pratique) :

On parlait des évaluations tout à l'heure, c'est pareil c'est-à-dire « Comment vous avez réagi immédiatement ? ». On en arrive à la question de la sanction plutôt qu'à la question de la réflexion. C'est impressionnant. C'est-à-dire : quelqu'un de déviant dévie, on ne travaille pas sur « Comment on travaille sur cette déviance ? » On le sanctionne. Sauf qu'il est là parce qu'il y a un problème. Donc on en est là : comment ne plus faire d'un problème une problématique mais de faire « un problème égal une réponse » : une sanction.

Mathilde Malenfant :

Ça, ça ne va pas au delà du moyen terme. On en revient à tout à l'heure, par rapport à l'éducation : ça en revient à dire à un enfant : « C'est ta faute si tu n'as pas accès à ce dont tu as besoin ». De qui on se débarrasse en faisant ça ? On dégoûte les citoyens du débat public. Le nombre de gens intelligents, humanistes, cultivés mais qui n'ont pas accès à certaines pensées qui me disent « Jamais plus je n'irai voter de ma vie » et c'est réglé. C'est pratique, ça marche très bien et, ça, il faut reconnaître que c'est une pensée sur le moyen terme.

T. (Étudiant) :

A l'usine où j'ai travaillé, où il n'y a pas beaucoup d'éducation scolaire, ou même à la fac ou en licence, c'était pareil : ils ne votaient pas non plus. Pour les élections pour la présidence de l'UGA (Université Grenoble-Alpes) il y avait tout le temps des gens qui venaient distribuer des papiers et interrompre les cours pour nous parler. À chaque fois qu'ils venaient ça emmerdait tout le monde, ça

4 Déclaration de N.Sarkozy le 2 décembre 2008: <https://www.elysee.fr/nicolas-sarkozy/2008/12/02/declaration-de-nicolas-sarkozy-president-de-la-republique-sur-la-reforme-de-lhopital-psychiatrique-notamment-la-prise-en-charge-des-patients-a-risque-a-antony-le-2-decembre-2008>

n'intéressait personne, pas même les profs. Les profs faisaient des blagues sur les gens qui venaient sauf un ou deux qui disaient que c'était sérieux et nous disaient de nous intéresser. J'en ai parlé un peu aux gens de ma classe. J'ai essayé de comprendre pourquoi ils ne voulaient pas voter, parce que ça nous impactait quand même. Par exemple le fait que si, à l'examen terminal, on a une meilleure note que notre moyenne, la moyenne ne compte pas. Ce sont des choses comme ça, qui nous concernent, qui nous aident ou pas tout au long de l'année et c'est nos représentants qui décident ça. Dans plein de facs en France c'est supprimé justement parce que personne ne vote. Par exemple le fait qu'il n'y a pas besoin de valider deux semestres pour avoir son année mais que c'est la moyenne des deux semestres qui permet la validation, ça, dans plein de facs ça n'existe plus. Donc je leur demandais « Pourquoi vous ne votez pas ». Il y a deux ou trois listes, il n'y a pas énormément de programmes à lire. Ils me répondaient « Nous on s'en fout, de toute façon on n'est pas là l'année prochaine ». Donc aucune prise en compte de ceux qui seront là l'année prochaine.

Alexandra Gal :

Oui, on te détourne de la pensée collective.

Mathilde Malenfant :

De plus en plus on entend des personnes dire qu'elles ne veulent pas cotiser pour les autres.

T. (Étudiant) :

En plus j'ai réfléchi, ils voulaient aller à Valence mais Valence c'est sous la direction de l'UGA. De toute façon au final l'élection a été annulée.

M. (Étudiante) :

Je vais parler de nos amis en classes préparatoires, pour les élections présidentielles. Je leur demande pour qui ils vont voter. Plusieurs d'entre eux me disent Macron. Ce n'est pas une prépa politique ou littéraire, c'est des futurs ingénieurs. Ils me disent « On vote comme nos parents » parce qu'ils n'ont lu aucun programme et considèrent qu'ils n'ont pas le temps, qu'il s'y intéresseront plus tard... Par contre ils vont voter. Et du coup ils sont contents parce qu'ils ont fait « leur devoir de citoyen ». Voilà. Sans lire aucun programme. Et en fait je ne sais pas ce qui est le plus grave entre ne pas voter et faire ça.

Mathilde Malenfant :

S'ajoute à ça la récupération algorithmique : ses amis de prépa lui ont vanté une application sous forme de QCM qui finit par te dire quel est le candidat qui te correspond. Tous l'ont fait. C'est comme la récupération du langage avec les prêts-à-penser : avoir un avis c'est ça, c'est possible de se reposer sur un algorithme, on a pas à chercher plus loin.

T. (Étudiant) :

On t'y demande si tu es fier d'être français et on te dirige vers Marine Le Pen. Moi j'avais Mélanchon en premier, Le Pen en deuxième.

Mathilde Malenfant :

Oui, se faire un avis ce n'est pas entrer dans le flux constant de cette fausse information. Roland Gori parle d'« infobésité ».

N. (Analyste de la pratique) :

C'est d'une extrême culpabilisation. C'est terrible. Je me suis rendue compte que quelque chose qui est compliqué pour les directeurs, c'est quand ils ont du personnel qui n'est pas content ou qui ne fait pas ce qu'il faut. C'est le directeur qui est un mauvais directeur parce qu'il n'arrive pas à contrôler son personnel. Ce n'est pas un espace de démocratie, mais il ne faut même pas qu'il y ait de vague parce qu'on reproche au directeur que son équipe, ses équipes, ne sont pas dans le rang.

Mathilde Malenfant :

Si quelqu'un arrivait en face de lui et lui disait : « C'est de ta faute », là, il aurait quelque chose à répondre mais si il doit remplir des cases et être évalué avec une évaluation qui est la même pour tous au niveau national, là bien sûr, il se dit qu'il veut qu'on lui obéisse sans discuter les protocoles. C'est exactement ce que décrit Castanet dans son livre sur les EHPAD⁵ en parlant des humiliations subies par les directeurs des établissements Orpéa. Ces histoires d'évaluations sont les clés de voûte, partout, de tout ça. On en parlait avec Alexandra qui, il y a quelques jours a passé son évaluation

annuelle.

Alexandra Gal :

Quand on se penche un peu dessus, ce n'est qu'une règle. C'est répondre à des protocoles qui ne sont même pas réfléchis. « Est-ce que tu es le bon élément ? Est-ce que tu participes au bon fonctionnement ? » Mais selon leurs idées à eux bien sûr. Mais c'est quoi un bon élément ? Si je propose de réfléchir, si je dis « On va faire une fois par mois une analyse de la pratique sur la prise en charge des fins de vie compliquées » est-ce qu'on peut le mettre ça, dans l'évaluation ? Pourquoi ça ne ressort pas ? Mon évaluation n'est pas copie conforme de celle de ma collègue, on apporte deux choses différentes. Il faut arrêter de vouloir nous normaliser. J'ai voulu poser la question à ma cadre qui est là depuis longtemps. Évidemment il peut y avoir des problèmes de plannings, ça c'est vieux comme le monde. Mais elle, elle est là. Même si ça alimente certains conflits, elle est là pour être notre voix quand il faut, elle nous défend quand même, elle prend en compte ce qu'on a à dire. Et donc j'avais envie de lui poser la question : « Je vois que ça vous embête de nous évaluer, alors pourquoi ? ». Elle est là, devant son ordinateur et elle dit : « Mais pourquoi ils me demandent ça ? Mais qu'est-ce qu'on met là ? Je ne sais pas trop comment remplir... » Mais elle ne se sent pas de ne pas appliquer le protocole.

Mathilde Malenfant :

Mais qui lit toutes ces évaluations, celles des EHPAD par exemple ? Je pense qu'il n'y a pas le temps de tout lire et que ces évaluations, pour la plupart, ne servent qu'à te dire « Attention tu es évalué », donc à maintenir une pression et c'est tout.

Alexandra Gal :

On n'est plus notés mais il y a des histoires de grade, d'échelon. Si tu augmentais un peu ta note tu passais un échelon.

J. (Psychologue) :

Quand j'étais à la fac en master 2 pro, donc une formation professionnalisante, le responsable de la formation devait mettre une note à tous les étudiants. Il y avait des directives. Je ne sais plus quelle année ça a été mis en place mais il fallait que les universités mettent une note à l'étudiant en tant qu'étudiant. Il était professionnel, ok, mais il devait avoir une note. Et le responsable trouvait ça complètement con alors il annonçait ouvertement, publiquement, qu'il mettait 16/20 à tout le monde. Tous les étudiants avaient seize.

Alexandra Gal :

C'est une façon de s'opposer à ce qui a été mis en place.

J. (Psychologue) :

Il considérait que ce système de note était complètement idiot donc il le pervertissait.

Alexandra Gal :

J'aimerais qu'à l'hôpital on trouve un moyen de s'opposer à ce système d'évaluation.

N. (Analyste de la pratique) :

Le marronnage, ça fait vraiment sens. C'est-à-dire ne pas s'opposer frontalement parce que de toute façon ça ne crée que de la violence. Ça ne marche pas. Mais comment on détourne et comment on subvertit pour pouvoir faire exister... Il y avait un truc super beau, dans une exposition que j'ai vue. Il y avait un vieux puits et il y avait plein de plantes qui poussaient. Ce n'était pas du tout prévu dans l'exposition mais c'était très beau, c'était ça qui était beau. C'est que la vie est venue là, elle n'a rien demandé et elle est venue. Et c'est ça que j'essaie de faire et qui correspond au marronnage.

Alexandra Gal :

Le marronnage c'est aussi dans les échanges d'expériences. Souvent, à l'hôpital, on se retrouve dans des difficultés d'équipes liées à des fins de vie très dures qui traumatisent l'équipe parce que l'équipe n'est pas formée, n'est pas préparée à ça. Et on ne sait pas comment se défaire de ce traumatisme. Personne n'est là pour en parler et il faut trouver, il faut aller marronner, essayer de chercher comment on va pouvoir faire, qu'on puisse communiquer avec nos équipes médicales, paramédicales. Qu'on puisse tous s'entendre, dire qu'il y a un soucis, qu'on est pas raccord, que là, ça ne va pas nos prise en charge de fin de vie. Donc qu'est-ce qu'on fait ? Et arrêtons de nous conformer à des protocoles. On est face à des protocoles qui nous tuent, qui vident de leur sens nos métiers.

Donc du coup, marronner, pour moi ça a été d'aller chercher une équipe mobile de soins palliatifs, de les faire venir, et maintenant ils viendront une fois par mois. Ça y est, j'y suis arrivée. Personne ne voulait y aller ! Alors que tous les jours tout le monde se plaint. C'est dans ce sens-là aussi que l'analyse de la pratique est nécessaire. C'est de mettre un peu de hauteur, un peu de distance. À un moment donné on est là, on en peut plus, tous autant qu'on est, il y a un moment où il faut qu'on puisse se parler, alors comment on retrouve la communication les uns avec les autres. Je suis allée chercher mes collègues un par un et ces gens qui ne voulaient pas venir, qui ont toujours l'impression de ne jamais avoir le temps, jamais le droit à la parole, sont venus. Et des aides soignantes ont parlé aux médecins, se sont lâchées. Il a fallu gérer pour ne pas que ça devienne le procès des médecins et qu'on arrive à se parler. En tout cas ces personnes ont eu l'espace et le temps de s'exprimer. Ils veulent le faire tous les mois. Et je me suis dit « Bon, ben voilà, c'est un petit truc mais il faut y aller et ça marche ».

N. (Analyste de la pratique) :

Quand on se retrouve dans cette masse de « Y'a pas le choix », ça, c'est la démonstration que ce n'est pas vraiment vrai. Et ce n'est pas si compliqué. Quand tu dis que les évaluations ne sont pas lues et que pourtant ça fait une chape de plomb, ça fait peur etc. En fait on se fait peur tout seul avec les ombres du placard.

Mathilde Malenfant :

C'est évidemment indécent de se comparer aux esclaves noirs d'Amérique quand on parle d'esclavage moderne donc il ne s'agit pas de ça. Il n'en est pas moins vrai que dans la forme d'oppression qui nous amène à une servitude volontaire il n'y a pas de fouet mais la terreur naît bien d'un bâton : celui de l'évaluation. Nous avons appris par Marie-José Del Volgo qu'une directrice d'établissement scolaire s'est suicidée en Angleterre après une évaluation⁶. Et c'est sans parler de l'immense nombre d'élèves qui sont dans le stress, l'angoisse des évaluations, de leur multiplication et pas seulement à l'école mais sur les réseaux sociaux, qui déterminent l'image qu'ils doivent projeter et donc leur vision d'eux-même. Les blancs étaient tellement moins nombreux que le nombre d'esclaves, les possédants sont toujours moins nombreux que les personnes sur le dos desquels ils se nourrissent.

J. (Psychologue) :

Ils en ont bien conscience puisque tout leur travail c'est de cliver et de diviser.

Mathilde Malenfant :

Je ne sais pas, je pense que certains oui, sans aucun doute, c'est évident. Mais pour d'autres, je pense qu'ils sont convaincus que c'est légitime.

N. (Analyste de la pratique) :

Il faut voir comment toute l'action politique qui existait a été ringardisée. Tout le discours autour des syndicats... Je viens d'un milieu ouvrier. Il y avait une conscience ouvrière, il y avait une fierté politique ouvrière. Mes grand-parents étaient communistes, syndicalistes dans les mines et il y avait vraiment un truc très fort. Les conversations, ce qui portait les gens, ce n'était pas la grosse bagnole ou la Rolex ou je ne sais quoi, ce n'étaient pas des biens matériels. C'était vraiment quelque chose de l'ordre de la fierté, de l'ordre du droit, du collectif, de la bataille... tout ça, ça a été totalement ringardisé.

Mathilde Malenfant :

Je pense que là, par exemple, il y a un travail à réaliser en petits groupes. C'est un travail sur le CNR (Conseil National de la Résistance). Comment, même si ils ont réussi à organiser la résistance, donc sauvé un grand nombre de français pour ne pas dire la France, réussi leur travail d'organisation post-guerre avec une politique sociale, comment se fait-il que les comités locaux ont été écartés avec l'excuse que « le peuple français a préféré retourner à une gouvernance centralisée ». Quels étaient les français interrogés ? Dans quel but ? On sait certainement tout ça mais aller décoder ce qui pourrait à nouveau ne pas marcher, où se situent les écueils, les récupérations... Et aussi

⁶ Ruth Perry, proviseure de l'école primaire Caversham à Reading à l'ouest de Londres s'est suicidée le 8 janvier 2023, après la rétrogradation de son établissement de la catégorie « excellent » à « inadéquat » par une équipe de l'Ofsted, l'organisme ministériel chargé de l'évaluation des établissements scolaires anglais.

comment l'élan libérateur qui a permis ces utopies, qui concrètement sont devenues les acquis sociaux, comment cet élan ne fait pratiquement que s'amenuiser depuis.

N. (Analyste de la pratique) :

Il y a une notion de trahison. Mon père parlait beaucoup de politique, surtout quand il avait un peu bu, du coup ça s'enflammait, et il y avait vraiment cette notion de la trahison, tout de suite après guerre, des militants, des résistants par le pouvoir. Ils ont rendu leurs armes, en échange ils pouvaient avoir des postes au gouvernement par exemple.

A. (Étudiant) :

A nos âges c'est de plus en plus dur de trouver des gens avec qui parler politique sans passer pour quelqu'un de chiant.

T. (Étudiant) :

Au lycée il y avait l'UNL (Union Nationale Lycéenne), j'en connaissait quelques uns mais ils étaient vraiment en marge du lycée. D'ailleurs maintenant ils organisent des fêtes, des concerts, mais aucun n'a continué les études après le lycée. Ceux qui étaient politisés à gauche en tout cas n'ont pas fait un travail où ils auraient pu apporter leur engagement.

Mathilde Malenfant :

Mais organiser des concerts c'est une forme d'engagement...

N. (Analyste de la pratique) :

Et dans la culture il y a la culture valorisée et puis il y a tout le reste. Effectivement si tu n'es pas dans la culture qui est valorisée ça ne « sert à rien », tu es nul.

Mathilde Malenfant :

Souvent on ne nous demande pas ce qu'on fait, on nous demande si on passe à la télé.

N. (Analyste de la pratique) :

Je connais une vieille dame qui a un cancer et qui va bientôt aller en Suisse pour mourir dignement. C'est une ancienne maoïste. Elle était à un arrêt de bus et elle rencontre une jeune fille avec qui elle discute. Et à un moment la vieille dame fustige la société de consommation par rapport aux affiches de l'arrêt de bus. La jeune fille lui répond « Ah non, il ne faut pas nous enlever ça, parce que si vous nous enlevez ça, qu'est-ce qu'il nous restera ? ». C'était une très belle entrée de discussion : oui, à partir de là, qu'est-ce qu'il y a d'autre ? C'est très intéressant.

Mathilde Malenfant :

Je crois que le gros du boulot qu'on a à faire, chacun dans chacun de nos liens, c'est de dire « Allez, n'aie pas peur, arrête, il n'y a pas besoin d'avoir peur, tu as le droit de faire un pas de côté et tu ne prendras pas de coup de hache sur la tête, on est ensemble. »

M. (Étudiante) :

On a dépassé le stade de la punition à coup de hache depuis quelques siècles quand même.

Mathilde Malenfant :

Oui, la hache on la tient soi-même maintenant.

N. (Analyste de la pratique) :

Pour revenir à la Chimère citoyenne, des jeunes se sont montés en collectif pour travailler ensemble et la patronne leur prête l'espace puisque c'est comme ça que ça marche. Donc on dit les jeunes ceci, les jeunes cela, mais il y en a qui font.

Alexandra Gal :

Je me suis posé la question de comment en parler à mes enfants, comment arriver à les concerner. Pour vous c'est plus facile, vous êtes plus vieux que mes enfants mais ça commence tout de suite. Tout à l'heure il y avait A. qui a quinze ans, qui est concernée. Ma fille a seize ans, je lui en ai parlé, je lui ai dit que ce que nous faisons c'est travailler sur tout ce à quoi ils sont confrontés aujourd'hui. Et je voulais savoir comment c'était reçu par vous les plus jeunes. Alors c'était peut-être trop long, trop dense comme présentation. Toi J. tu connaissais déjà les propos et tu connaissais l'Appel des appels, qu'en as-tu pensé ? Qu'en pensez-vous tous ?

J. (Psychologue) :

Il y avait le premier texte sur l'état d'esprit qui était bien, qui donnait envie de réagir. En même temps je me dis que si entre chaque intervention on se mettait à discuter on n'en finirait pas. Là, ça a

l'avantage de tout poser et après on discute. Mais ça se discute.

T. (Étudiant) :

Peut-être une pause au milieu, une pause de cinq minutes pour s'aérer un peu l'esprit, le temps de faire une synthèse.

Alexandra Gal :

Demain on refait la même présentation à 14h avec plus de monde.

N. (Artiste) :

Moi je me suis senti assommé. Chaque phrase m'évoque d'autres pensées, d'autres lectures et ça enchaîne. Du coup je ne suis déjà plus là. Mais après, une fois que la présentation est faite, l'idée c'est justement de partager.

J. (Psychologue) :

Peut-être le faire morceau par morceau mais à ce moment là il faut gérer le temps. En tout cas c'est intéressant les différentes approches : Mathilde a un texte qui est un peu un manifeste, puis Joachim s'appuie vraiment sur Roland Gori en le citant et présente l'Appel des appels, puis Alexandra présente le comité lyonnais. chacun a sa cohérence, sa logique, donc c'est intéressant d'imaginer discuter avec chacun. Mais dans ce cas il faut cadrer.

T. (Étudiant) :

J'ai du mal à me concentrer sur ce qu'on me dit en règle générale. Là, j'ai très bien suivi le premier texte, après c'était plus compliqué de me concentrer. Je me dis, peut-être avoir le texte sous les yeux en même temps...

Alexandra Gal :

Ça pourrait être une idée.

J. (Psychologue) :

Oui pour aider ceux qui ont du mal à la concentration.

A. (Étudiant) :

Et du coup prendre des notes directement sur le texte.

T. (Étudiant) :

Mina voulait savoir si on pouvait avoir ce premier texte.

Alexandra Gal :

Donc pour aider ceux qui sont vraiment plus visuels, sortir et distribuer les textes et pouvoir prendre des notes directement dessus.

Mathilde Malenfant :

On a enregistré nos interventions et tous les échanges qui ont suivi. Cet enregistrement n'est pas destiné à être écouté par d'autres que nous ou ceux qui veulent se charger du compte-rendu. Donc tout va être retranscrit, sans les noms sauf ceux des intervenants, et sera mis à disposition, comme on l'a dit au début. C'est le but du jeu, partager nos échanges, notre travail. L'Appel des appels a pris le parti de filmer la plupart du temps et de tout mettre à disposition de tous. Comme c'est la première rencontre et qu'à part la présentation c'était informel, nous avons préféré simplement enregistrer. Pour ce qui est d'avoir les textes sous les yeux, je suis moins encline à penser de cette manière. C'était manifestement trop dense sur un temps trop long. Nous, on a l'impression de redire une seule et même chose pendant quarante-cinq minutes mais les données, les connaissances qui t'amènent à l'évidence de cette pensée-là sont tellement multiples qu'évidemment ça prend quarante-cinq minutes. Cependant je pense que l'interaction, le temps de formuler les choses et la capacité d'écoute sont quand même de plus en plus abîmés par ce qu'on nous propose. Personnellement je n'ai pas de réseaux sociaux mais je comprends que dans cette certaine dynamique qu'on vit tous les jours il y a une problématique d'attention, qu'on pathologise et qu'on médicamente de plus en plus. Je ne suis ni médecin ni psychologue mais il me semble évident que, même si certains problèmes d'attention sont pathologiques, la plupart du temps ce sont simplement nos habitus créés par cette pensée : « Ta capacité de concentration doit correspondre à ce qui te rend productif, il ne faut pas pouvoir l'utiliser pour creuser, penser, écouter ce qui te détournerait de la productivité ». Je ne pense pas que ce soient des troubles « médicamentables ». Alors je trouve que mettre les textes sous les yeux des personnes qui auraient du mal à se concentrer ce serait ne pas pousser à récupérer ce

besoin de l'attention, du temps nécessaire à la formulation. Je ne suis pas très preneuse de cette idée même se je conçois que certaines personnes peuvent en avoir besoin. Je vais dire « Ceux qui ont des TDAH levez la main ! » et je distribue les textes.

T. (Étudiant) :

C'est vrai que le fait de lire en même temps baisse l'attention.

Mathilde Malenfant :

Franchement, si tu as suivi tous ce que je viens de dire là c'est que tu n'as aucun problème d'attention... J'en ai eu pour un quart d'heure à formuler ce que je voulais dire.

T. (Étudiant) :

Non je n'ai pas de problème d'attention. C'est juste qu'au début ça allait puis il y a des moments où je perdais le fil...

A. (Étudiant) :

Peut-être le jouer, avoir un ton spécifique.

Alexandra Gal :

Oui, je n'aime pas lire des textes.

Mathilde Malenfant :

Il se passe que tout ce dont on a parlé on le connaît, on l'habite mais le temps qui a été pris pour la préparation de ces réunions, ça a été le temps de quelqu'un qui est infirmière et qui a trois enfants, de quelqu'un d'autre qui avait des concerts à préparer et moi, je suis chômeur intermittente...

M (Étudiante) :

Musicienne !

Mathilde Malenfant :

Oui, voilà, musicienne, c'est ce que je voulais dire... En tout cas j'ai eu le temps de travailler la formulation de ces textes. Joachim et Alexandra les ont repris à leur sauce mais ce n'est effectivement pas leur langage. La pensée, tout le monde la maîtrise mais nous ne pouvions, aucun de nous trois, improviser et discourir comme le font Roland Gori et Marie-José Del Volgo et d'autres pour cette première rencontre. Et puis apprendre par cœur comme un texte de théâtre c'est un temps considérable. Cependant, oui, ramener l'artistique, l'interprétation dans ce genre de présentation c'est une idée qui sera plutôt reprise dans les visites immersives.

M. (Étudiante) :

Pas les savoir par cœur mais les vivre. C'est une conférence.

Mathilde Malenfant :

Oui, dans une belle conférence, les intervenants ne lisent pas. Ils parlent de leur sujet. Nous, on en est au début, on a souhaité rapidement faire une première rencontre pour partager cet outil qu'est l'Appel des appels, on a monté ça vite, en un mois. Et on ne parle pas de notre sujet, de nos métiers. On s'est posés en passeur d'une pensée et on s'est dit qu'on pouvait se permettre cette forme qui n'est peut-être pas très fluide parce qu'on allait s'adresser à des gens chez qui existait déjà une résonance. Effectivement si on va vers des gens qui sont plus à convaincre, ce sera à habiter, à former d'une autre manière. Mais du coup il existe des intervenants qui sont tout à fait habitués à faire des conférences. A ce moment, ce n'est peut-être pas notre place à tous les trois. Mais merci pour votre remarque. Hier on a fait une répétition, on est musiciens donc forcément on répète, c'est notre seul moyen de préparer quelque chose, hier donc je disais à Joachim « Il faut qu'on soit généreux dans notre façon de lire ».

Alexandra Gal :

Donc on a fait des quiches.

J. (Psychologue) :

C'était bien que ton texte soit en introduction, d'abord parce que c'est toi qui le lit, tu es très impliqué et c'est un peu sur le mode du manifeste. C'est un manifeste politique.

Mathilde Malenfant :

Il s'agit de toute façon d'une pensée politique. Une politique sociale, c'est le but.

J. (Psychologue) :

Du coup c'est intéressant. Ça introduit ce groupe local, il y a l'Appel des appels et il y a ce comité

lyonnais avec sa spécificité et ça c'est très clair, avec ce texte, tu donnes le la. Imaginons qu'après la déclamation de ce manifeste il y ait un temps de discussion. On discuterait de quoi ? Du contenu de ton texte. Est-ce que c'est intéressant ou pas ?

Alexandra Gal :

Est-ce qu'on va arriver à cadrer ça ?

J. (Psychologue) :

Est-ce que ça va empêcher que la suite soit prise en compte. Ton texte est tellement percutant que ça pourrait lancer la discussion directement.

Mathilde Malenfant :

Demain nous proposerons ça aux participants. L'intérêt de lancer la discussion à ce moment là, même si nous n'ouvrons pas une discussion, un débat, ce serait de laisser la place aux réactions et à la respiration. En même temps, tous les gens qui étaient là, ce sont des personnes qui savent déjà tout ça.

J. (Psychologue) :

Oui, j'aurais pu dire la même chose, d'une autre façon mais j'aurais dit la même chose.

M. (Étudiante) :

C'est une pensée commune.

Mathilde Malenfant :

Aux gens qui sont là oui, c'est bien pour ça qu'on les a invités pour une première rencontre et pas pour une conférence.

J. (Psychologue) :

On a quelque chose à dire, envie de réagir et comme ça part sur autre chose on oublie. Par exemple dans ton premier texte tu disais « Il faut arrêter de lutter contre, il faut lutter pour » et je pensais, par rapport au Conseil National de la résistance : il faut aussi lutter pour maintenir les droits qu'on est en train de perdre. Et ça, ça aurait pu amener une discussion, alors qu'après ça n'avait plus de sens, on est partis sur autre chose et il faut attendre pour ramener la discussion à cet endroit.

Mathilde Malenfant :

Oui, on s'est dit que ça résonnait avec ce que dit Luciana plus tard dans la présentation de son travail. Elle dit « Je n'ai pas voulu m'opposer, je n'ai pas eu la pensée de l'opposition à la norme. Je me suis dit que ce cadre ne me convenait pas alors j'en créé un autre, je fais autrement ». Parce que c'est ça l'état d'esprit : Je maintiens mon droit à faire ce que j'ai envie et comme j'ai envie de le faire parce que je conçois une éthique de mon métier qui est différente de ce qu'on m'impose. Sinon tu te retrouves à dire « Si on ne crame pas tout on ne va pas y arriver, il faut de l'action. » Et c'est faux. L'action c'est ça, chacun, au quotidien, exercer nos métiers tout simplement et quand on veut nous en empêcher, ne pas se laisser empêcher et se mettre à plusieurs pour résister en faisant, en prenant le temps de penser et de faire. Je pense qu'accueillir les réactions à ça, même si ça dure cinq heures ça vaut le coup. Il ne faut pas avoir peur du temps que ça prend.

J. (Psychologue) :

Il faudrait peut-être alors que quelqu'un se mette en position de gérer les interventions.

Mathilde Malenfant :

Comme dans une conférence. Mais ce qui m'irrite dans les conférences justement c'est que le temps est compté. Regardez les débats politiques, le temps est tellement compté que même ceux qui ont des vrais programmes sont obligés de taper fort tout de suite, ce qui motive chez les détracteurs une réaction immédiate d'opposition. Alors que si on laissait le temps de développer la pensée ce serait différent parce que du même coup on laisserait le temps de la construction de la pensée chez l'auditeur. Et puis là ce n'était pas une conférence, c'était l'exposé de la mise à disposition d'un outil dont chacun doit se saisir si il veut s'en servir. Ce n'est pas la même chose.

M. (Étudiante)

Je voulais reparler de « Se battre, pour, se battre contre ». En classes prépa et même avant, il fallait que je rentre dans le cadre pour les exercices, pour la forme de réflexion. J'essayais, je bloquais et après je me disais « tant pis ». Je faisais des tests pour arriver au résultat mais je ne passais jamais par là où il fallait passer. Ce n'était jamais contre ou pour ce qu'on me demandait que je faisais ça.

C'était pour me laisser aller, pour arrêter de bloquer. J'essayais de le faire discrètement mais les professeurs voyaient directement que je n'avais pas suivi le chemin qui était demandé. Il me regardaient avec un sourire et ils me disaient que ça passait mais qu'il fallait que j'arrête.

Mathilde Malenfant :

C'est un peu simplificateur la façon dont j'ai choisi d'écrire « Se battre contre, se battre pour ». Quand on dit qu'il faut réapprendre à simplement dire non, c'est bien être contre quelque chose. Insister sur « Se battre pour » c'est mettre en avant la notion de légitimité. C'est ne pas inscrire notre façon de nous battre ou de résister dans la dialectique qu'on nous impose. Et c'est ça qui est très important.

N. (Artiste) :

Oui, sinon c'est un peu un jeu de langage. Quand tu te bats pour quelque chose c'est que tu bats contre autre chose. C'est vrai que dans le cas de Luciana, ça a du sens. Elle propose autre chose, elle n'est pas en train de lutter pour que le système tel qu'il est n'existe pas. Il y a des moments où ça peut prendre sens mais quand on est contre la T2A (tarification à l'acte à l'hôpital) et pour un autre système, on se bat à la fois contre et pour.

Mathilde Malenfant :

J'entends que tu dis : « Quand on se bat pour, on se bat contre ». Mais je maintiens que quand tu te bats contre c'est que tu admetts que le cadre de ta bataille c'est la dialectique de l'autre. Par exemple, les Gilets Jaunes à Lyon ont fini par manifester le samedi après-midi quand c'était autorisé. Je soutiens toute manifestation de protestation mais ça ne peut pas être suffisant.

N. (Artiste) :

Je suis d'accord, c'est pour ça que j'ai pris l'exemple de Luciana, mais je pense qu'il faut les deux. Qu'il y ait des actions à côté qui ouvrent des possibilités et parfois qu'il y ait confrontation.

Mathilde Malenfant :

La confrontation, oui, mais l'Appel des appels c'est non-violent, c'est récupérer la raison de manière collective et dire : « C'est vous qui êtes des fous, vous êtes en train de faire n'importe quoi ». La raison c'est de créer le débat public avec des gens qui ont récupéré leur capacité au débat public, La confrontation, oui, mais à partir du moment où c'est la colère et la peur qui te font réagir, qui guident ton action, tu vas vers la violence, qu'elle soit verbale ou dans les faits et déjà tu as perdu. Parce que c'est la dialectique de l'autre, c'est-à-dire que c'est ce qu'on attend de toi pour pouvoir t'empêcher, te contrer. Ma façon de le dire n'était pas la bonne et vos remarques permettent d'avancer.

Joachim Expert :

Ça crée une bulle autour des manifestants et du gouvernement, chacun attend de l'autre qu'il fasse ce qu'il a à faire et au bout de trois jours les médias s'ennuient. Roland Gori parle de casser cette mécanique notamment en développant un nouveau langage. Une nouvelle manière de parler les choses. Utiliser une autre dialectique que celle qui oppresse.

Mathilde Malenfant :

Il faut d'abord prendre le temps d'utopier cette autre façon de faire. C'est ça ici, qu'on essaie de mettre en place.

Alexandra Gal :

On n'enlèvera pas à l'humanité que c'est la colère qui va la pousser à réagir. Ce qu'il faudrait arriver à faire, pour une réappropriation du langage et de nos droits, c'est d'anticiper. De ne pas se retrouver au moment d'agir confrontés à nos colères sans les avoir anticipées.

Mathilde Malenfant :

La réappropriation d'un langage commun, ça veut dire que tu es avec d'autres personnes. Que le lien fait que les autres sont témoins de tes actions. Témoins de ta capacité de penser les choses comme tu es témoin de la leur et de leurs actions. Ça veut dire qu'au moment de l'action collective, ta colère n'est plus celle d'un individu qui peut se transformer en haine, en terreur donc en violence, mais ces « témoins » te renvoient à : « Est-ce que tes actions sont en cohérence avec ce que tu défends ». Même si la colère est légitime par rapport à ce que tu as subi, rentrer dans la dialectique de la violence c'est adhérer à celle de ce que tu combats. C'est aussi prendre le risque d'un emportement

collectif si le lien ne naît que de la colère et qu'on ne prend pas le temps d'utopiser ce qu'on veut réellement créer.

N. (Artiste) :

Là, ça lance le débat. Je crois que je suis beaucoup plus violent que vous.

Mathilde Malenfant :

L'apaisement ne vient que du lien qui fait qu'ensemble on récupère le langage commun qui nous est nécessaire. Le langage commun crée le lien et inversement. Ce lien et ce langage permettent à chacun, avec l'appui du collectif, de reconnaître et de dire que ce qui te fait du mal, ce qui t'empêche d'exercer ton métier, n'a pas lieu d'être, n'a aucune justification démocratique.

Joachim Expert :

Et ça permet de dire à celui qui applique la loi ou le protocole qu'il ne représente pas la voix du peuple.

Mathilde Malenfant :

On peut arriver à faire ça parce qu'on est dans un pays où il n'y a pas de guerre.

J. (Psychologue) :

Pas de guerre militaire

Mathilde Malenfant :

Oui, je veux dire que cette possibilité nous l'avons plus ici que dans d'autres pays. Pourtant nous ne la prenons pas ou pas assez. Les citoyens se désengagent par manque d'éducation, d'accès à ce qu'est la démocratie. Je me plaignais à une amie d'un spectacle dont j'ai écrit la musique et des musiciens qui n'avaient pas travaillé. Le résultat était catastrophique, la situation insupportable. J'avais honte de ce qui aurait dû me rendre fière. Mais tout le monde était assez content. Moi j'étais horrifiée et déprimée. Et cette amie m'a dit « De toute façon dans ton métier, le problème c'est qu'il n'y a pas mort d'homme. Si des soignants avaient aussi peu travaillé sur un cas et qu'ils avaient tué le patient les réactions n'auraient pas pu être positives. ». J'ai aimé ses paroles. Dans mon métier il n'y a pas mort d'homme à court terme par contre il y a mort du rapport à la culture. Le nombre de musiciens que je connais et qui cautionnent de ne pas assez travailler sous le prétexte que le public n'est pas éduqué et qu'il n'entend rien ! Et ça devient vrai. Le public ne se rend plus compte qu'on lui donne de moins en moins de matière pour tisser le lien social. Un artiste qui dit ça ôte, en une fraction de seconde, toute substance, tout sens à ce que tu fais de ta vie en tant qu'artiste.

M. (Étudiante) :

Et au rapport à la réalité du public.

Alexandra Gal :

Mais ça arrive tout le temps de sortir de scène en se disant que ce n'était pas bon. On sait qu'on a fait des erreurs et on se dit, et on nous dit que ça va, que ça ne s'est pas entendu.

Mathilde Malenfant :

Je ne dirai jamais ça. Je suis consciente que la plupart des petites erreurs qu'on fait sur scène ne sont pas rédhibitoire, elles ne remettent pas en question ce que le public aura reçu émotionnellement et au niveau du sens. Mais je ne dirai jamais qu'il est inutile de travailler plus pour faire mieux. Jamais nous ne nous dirons ça, c'est notre responsabilité d'artiste de donner au public notre contribution à la culture de chacun et du mieux qu'on peut. Ne pas le faire est criminel, surtout à l'heure actuelle.

Joachim expert :

Oui, tout le monde a les oreilles pour apprécier, tous les cerveaux ont la capacité d'entendre. Tous différemment mais tout le monde a cette capacité de discerner si le travail pour donner a été fait ou si on est en train de le prendre pour un con. Il y a bien entendu une notion de culture générale et de lien à faire entre les cultures pour éduquer les oreilles à pouvoir nourrir la personne, qu'elle puisse faire des rapports entre les choses. Je ne parle pas d'être capable de ressentir toute l'architecture et toute la complexité mais de faire la différence entre ce qui nous nourrit et ce qui nous appauvrit.

J. (Psychologue) :

Si on prend en exemple la soiré de Luciana, on pourrait dire qu'il y a de la politique là dedans. Ça dépend avec quelle oreille tu écoutes et quel regard tu regardes. Villa-Lobos, c'est une écriture savante, bourgeoise mais qui se mêle avec la culture populaire et Luciana montre des indiens

d'Amazonie, dont on sait qu'ils sont en train de disparaître. Ces photos les montrent de manière assez idyllique, on se demande si ça existe encore quand on les regarde. Bien sûr il y a les textes sur la carrière de Villa-Lobos, sur la musique populaire etc... et tout ça s'est fait sans parole donc chacun prend ce qu'il peut prendre. Chacun y met ce qu'il peut y mettre à des niveaux différents avec ses connaissances préalables. Mais la question de la condition de ces gens se pose. En même temps j'aurais aimé qu'elle me parle des indiens, d'avoir une parole sur tout ça, un commentaire.

Mathilde Malenfant :

Elle a rejoué cette visite immersive peu de temps après en Ardèche et c'est ce qu'il s'est passé, les gens du public sont venus l'interroger précisément et là, un échange s'est créé. En cohérence avec le cadre de cette production, la parole n'a eu lieu que dans l'échange c'est-à-dire que le public se retrouve moteur, créateur de sa découverte, de sa démarche d'apprentissage même par la parole. Et ça aussi, pour nos propositions immersives, c'est à exploiter. La parole peut être artistique sous forme de poèmes, de scénettes et, comme quand on lit, on prend ou pas, chacun à notre manière. mais si elle est informative et orale elle correspond à une demande, pas à un code qui dit qu'on écoute assis sans bouger parce que le savant parle. Elle m'a appelée il y a quelques jours pour me parler d'un opéra miniature sur l'homophobie⁷ qui s'adresse à des publics qui ne voient jamais d'opéra, notamment à des classes de lycée. L'opéra est précédé d'une médiation pour aider les élèves à appréhender l'œuvre, son sens et son esthétique. Ça arrive souvent. Mais la grande différence c'est que ces médiations-là sont un guide d'écoute et pas une mise à disposition, un don multiple et immersif qui oblige à être créateur de son rapport à ce qu'il se passe. Même si une médiation peut être très intéressante et intéresser une partie du public, c'est ça qui manque pour faire naître l'intérêt de la plupart. Ils se retrouvent une fois de plus pris en charge et pas créateurs de leur rapport à la culture, à l'apprentissage, à la curiosité et à ce qu'ils vont en faire. C'est ce que j'ai aimé dans la production de Luciana. Se retrouver avec son verre de vin et faire ce que tu veux avec ce qui t'entoure. Ça rend forcément curieux. Même les plus jeunes se sont retrouvés à lire la vie de Villa-Lobos au bout d'un moment, ce qu'ils n'auraient sans doute pas fait dans une simple exposition et ils ne seraient pas allés d'eux-mêmes à une conférence sur la musique de Villa-Lobos. Donc de quelle manière prendre la parole pour guider sans entraver cette liberté ?

J. (Psychologue) :

Je n'avais pas l'idée de rajouter un guide mais plutôt une interview de Villa-Lobos par exemple. Et de Salgado.

Mathilde Malenfant :

En réalité nous n'avons pas réussi à brancher la télévision qui était dans l'entrée mais c'était bien prévu ! Et il y avait aussi un livre de Salgado à disposition.

J. (Psychologue) :

J'en parle parce que ça correspond au pas de coté, au marronnage.

N. (Artiste) :

J'entends la liberté du public, de son appropriation mais je sais d'expérience, et aussi pour l'avoir lu chez Bourdieu notamment, que les conditions de possibilité de s'approprier une œuvre à sa façon et d'en jouir, sont inégalement réparties selon les classes sociales et selon la culture familiale, populaire...

Joachim Expert :

Des différences de culture entre les pays aussi, pour le jazz par exemple.

N. (Artiste) :

Et pour avoir joué beaucoup dans des villages, dans des endroits où on voulait donner accès à des musiques savantes à tous les publics (mais c'était quand même les plus cultivés qui venaient), beaucoup de gens m'ont dit que c'était dommage qu'il n'y ait pas plus d'explications, que nous ne parlions pas du contexte pour leur donner quelques clés sur l'œuvre. Moi ça m'énerve en tant qu'artiste mais bon.

7 « Zylan ne chantera plus », Livret : Yann Verburgh , Musique : Diana Soh, Mise en scène : Richard Brunel, Compagnie Anonyme.

Mathilde Malenfant :

La problématique est là. Depuis toujours j'entends les musiciens, moi la première, se plaindre d'un public qui n'a pas la capacité d'écoute, qui ne fait pas l'effort de l'écoute. Il y a quinze ans on avait monté un collectif de musiciens, on allait jouer dans la rue et on a rencontré des gens qui sont ensuite venus nous voir en concert dans des salles, dont des petits gars à casquette à tête de racaille qui sont venus dans la rue nous dire : « Ça groove madame, c'est quoi cette musique ? » C'était du Bartók. Ils ne connaissaient pas et ils ont aimé. Et puis ils sont venus au concert, on leur avait mis des places à l'entrée, au cas où, et ils sont venus. Là je me suis dit qu'on avait réussi quelque chose. C'était un aboutissement de la raison pour laquelle je fais de la musique.

N. (Artiste) :

On m'a aussi dit « Vas-y, change de disque, c'est chiant ton truc », je jouais du Bach dans la rue.

Mathilde Malenfant :

C'est vrai que R. avec qui je jouais à ce moment-là est aussi violoniste mais moi je fais de la harpe. Alors la harpe dans la rue ça intrigue et ça pousse à écouter, à s'étonner.

N. (Artiste) :

Surtout quand c'est du Bartók, « Ça groove »!

Mathilde Malenfant :

Ils ne sont venus nous parler que quand on a joué du Bartók, effectivement, mais au concert ils sont restés tout le long. J'en reviens à la plainte des musiciens. Je fais de la harpe donc avec un public « éduqué », je peux m'arracher les doigts à faire de la musique de l'est ou espagnole, on me dira toujours que c'est beau et doux « Ça m'a apaisé, je vais bien dormir ». Ça m'énerve ! Mais ces petits gars non. Ils ont dit « Ça groove ».

M. (Étudiante) :

Mais les gens n'écoutent pas de classique, ils sont habitués à l'électro donc même Bartók...

Mathilde Malenfant :

Ceux qui viennent me dire que c'est doux peuvent avoir quatre-vingts ans. Je veux dire que l'image et le code ferment les oreilles et que parfois, sans code, on entend mieux juste grâce à la curiosité, au décalage. Comment déconstruire cette image ? Est-ce que c'est par l'explication ? Est-ce que c'est en se plaignant du public ouvertement ? Ou est-ce que c'est par une forme de médiation qui n'est pas un guide mais une irruption incongrue d'une harpe dans la rue ou une proposition immersive tout aussi incongrue pour un public non-averti de ce qu'il va voir ? Je pense que la musique, comme toute forme d'art n'a pas besoin en soi de ces médiations et que le cadre du concert ou du spectacle en salle convient parfaitement à ces productions. Mais nous en sommes à un tel manque de culture, une telle déviation, récupération de la culture (ce qui participe énormément à la destruction du lien social, en tout cas ne le nourrit pas comme il est indispensable de le faire), qu'il faut trouver des formes de médiation pour rééduquer à la capacité de penser, la capacité de goûter des saveurs, non pas pour devenir un expert mais pour savoir faire la différence entre, comme tu le disais, ce qui nous nourrit et ce qui nous appauvrit. Parce qu'actuellement la « capacité » de penser n'est nourrie que de ce qui se vend le mieux.

M. (Étudiante) :

Quand on fait une dégustation de vin on ne devient pas un expert mais c'est dingue ce qu'on arrive à sentir et qu'on ne sentait pas avant.

Mathilde Malenfant :

Tous les concerts devraient faire le même effet.

M. (Étudiante) :

Là par exemple, si il y avait un œnologue ce soir, il se dirait qu'on bousille la culture.

Joachim Expert :

Tu as raison, malheureusement la différence c'est que pour la même qualité, youtube c'est gratuit... Mais ta remarque est prise en compte. Je reviens sur la médiation. Souvent quand on était ado c'est un ami, parfois la famille, qui nous amenait de nouvelles choses à écouter, à connaître. C'est eux qui faisaient la médiation, ça venait en général par un lien humain particulier.

J. (Psychologue) :

Par résonance ou par sympathie. Quand quelque chose t'es inconnu et que tu n'y es pas sensible d'abord, quelqu'un qui te connaît peut te le rendre familier. Coltrane c'est du chinois pour beaucoup de monde.

Joachim Expert :

Sauf si tu as écouté beaucoup de jazz avant.

N. (Artiste) :

Les musiciens, on a tous vécu ça, les non-musiciens aussi peut-être, cette habitude de se mettre à écouter ensemble sans parler et apprécier quelque chose que je n'apprécie pas d'habitude parce qu'il y a telle ou telle personne. Et pareil dans l'autre sens.

Mathilde Malenfant :

Ça en reviendrait à dire que l'accès illimité à certaines formes de culture grâce à internet, comme il est accompagné d'algorithmes qui nous guident dans nos « préférences » et que nous sommes souvent seul devant notre écran, crée en fait un isolement au moment où on rencontre l'inconnu. Donc, quand ensuite les jeunes partagent entre eux ce qu'ils écoutent, ils ont tous plus ou moins été déjà guidés non pas par la multiplicité des cultures familiales mais par l'unicité d'un algorithme de recherche.

Fin de l'échange